

UNE RECONNAISSANCE OU LE SERMENT DU BALAFRÉ.

(Légende du Château-Richer.)

Ils étaient tombés là, ces lutteurs magnanimes. Ces héros épisés par tant d'efforts sublimes! L. H. FAUCHESTRE.

I.

Wolf bombardait Québec.

Le jeune général avait voulu, sans doute, laisser de nobles traces de son passage en Canada, car, au loin, derrière lui, on voyait toutes les campagnes en feu.

Les habitants s'étaient réfugiés dans les bois, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils vivaient là comme ils pouvaient, sans abri, presque sans nourriture.

Singulière manière de faire la guerre, que celle qui consiste à prendre d'assaut et à brûler des villages sans défense, à pourchasser devant soi, comme un vil troupeau, des enfants, des femmes et des vieillards caduques!

Vae victis! telle était alors la devise des acteurs de ce drame sanglant où la scène était remplie depuis plus d'un siècle et avait pour décors une grande partie de l'Amérique du Nord.

Nous reconnaissions bien là les mœurs farouches de cette époque, excitées par une guerre sauvage et par l'approche du dénouement. Les deux parties ne se pardonnaient rien, et les horreurs de cette guerre en ont fait une longue chaîne de représailles, dont le dernier anneau a été scellé sur les Plaines d'Abraham par le sang des soldats de l'héroïque Lévis.

Enfin, le moment était venu où l'Angleterre allait recueillir le fruit de l'épouvantable hécatombe d'hommes dont elle avait parsemé toute la frontière canadienne; et, penchée sur le Canada, elle ouvrait ses grands bras pour enlacer sa proie; mais la victime repoussait, repoussait sans cesse cet état menaçant!!!...

L'histoire raconte qu'un jour, épaisé et tombant de lassitude, le canadien remit en pleurant sa vieille épée au fourreau, et, se cachant la figure de ses mains mutilées pour ne pas voir ce qui allait se passer dans sa patrie, regagna sa charrue et ses champs, sans s'occuper désormais des choses du dehors.....

Le Canada venait de passer à l'Angleterre!

II

L'épisode que je vais vous raconter, lecteur, m'a été transmis par un vieillard, qui l'avait lui-même entendu narrer bien souvent par son père, dans les longues soirées d'hiver où la famille rétrécit le cercle autour de l'aïeul, pour entendre de sa bouche les vieilles légendes du "temps passé."

La scène commence dans les bois de la paroisse du Château-Richer, à environ une lieue du bord de la mer.

C'est là que tous les habitants, hommes, femmes, enfants, sont entassés pêle-mêle, abrités les uns par des troncs d'arbres superposés ou des branches feuillues, les autres dans quelque anfractuosité de rocher.

Il est sept heures du matin.

Un groupe d'hommes composé de vieillards de soixante à quatre-vingts ans et de deux personnes comparativement jeunes, puisqu'elles n'ont que de trente à quarante ans, causent à demi-voix au sommet d'une colline qui forme partie d'une chaîne de rochers énormes couverts de terre et plantés d'arbres, appelés de nos jours, "grandes côtes."

—Il faut pourtant avoir des nouvelles *d'en bas*, dit un des vieillards, en montrant le sud de sa main décharnée; voilà plus d'un mois que nous sommes ici, et nous ne savons encore rien de positif sur ce qui s'y passe.

—Ce que je sais bien, moi, reprend un autre vieillard, c'est que tout le village doit être brûlé, car, il n'y a pas dix jours que j'ai vu encore la fumée qui s'élevait de plusieurs points de la côte.

—Au moins, s'ils ont respecté notre église! dit un troisième.

—Ces mérénants-là ne respectent rien, répond le premier vieillard. Nous ont-ils bien respectés, nous, pauvres vieux sur le bord de la tombe? ont-ils bien respecté nos femmes, nos enfants?—Non, mes amis, ne vous bercez pas d'un vain espoir: tout est brûlé, et si nos troupes sont battues, l'anglais s'emparera de Québec et nous mettra le pied sur la gorge pour nous arracher notre dernier morceau de cheval.....

Il se fit un silence. Tous les visages étaient sombres et tristes; tous les yeux étaient tournés vers le dernier boulevard de la puissance française en Amérique.

La voix terrible du canon ne troubrait pas en ce moment le calme général qui planait sur la nature. Seulement, du point où ils étaient placés, les Canadiens pouvaient facilement distinguer une fumée noire et épaisse qui s'élevait du pied de la citadelle et, poussée par le vent d'ouest, gagnait lentement le bas du fleuve.... la France peut-être! comme pour lui reprocher son oubli!

C'était quelque chose d'imposant et de majestueux que la vue de ces vieillards octogénaires, dernières ruines laissées par la guerre implacable de l'autre siècle, contemplant d'un œil morne et sec—car ils n'avaient plus de larmes!—d'un côté leurs habitations pillées et

brûlées, de l'autre, l'antique forteresse où se déclinaient en ce moment leurs destinées et où mouraient leurs fils!

Certes! s'il fut jamais un tableau digne du pinceau d'un grand peintre, celui-là devrait être placé au premier rang.

Le plus jeune parmi ce groupe rompit le silence.

—Oh! dit cet homme qui répondait au nom de Gravelle, si Montcalm pouvait seulement les rencontrer une fois à nombré égal, il leur donnerait bien, lui, une seconde édition de Carillon, revue, corrigée et considérablement augmentée.

—Jeune homme, interrompit un vieillard, tu fais illusion; il n'y a plus de carillon possible pour nous. Nos troupes sont braves, personne ne peut le nier; nos chefs sont habiles et intrépides: ils ne reculeront devant rien.... mais, hélas! ces pauvres enfants n'ont plus rien à manger; ils sont nus et la plupart sont blessés; les munitions leurs manquent.

Et, d'ailleurs, ne voyez-vous pas que la France nous abandonne!.... Que faire contre des troupes six fois plus nombreuses que les nôtres, bien nourries, bien vêtues, bien armées et qui seront renforcées incessamment?.... Il n'y a plus qu'à mourir, reprit-il après un moment de silence et en hochant tristement la tête.

Sous cette inflexible logique, tous les fronts se courbèrent, toutes les illusions s'évanouirent.

—C'est égal! fit brusquement Gravelle, s'efforçant de chasser les pensées sombres qui envahissaient, malgré lui, son cerveau, si les *Goddem* ont le Canada, il l'auront payé cher... Dieu de Dieu! quelles jolies joutes nous leur avons fait danser à Monongahéla, Oswégo, William Henry, Carillon, Montmorenci et maints autres endroits!.... C'était le beau temps alors!.....

Il n'avait pas fini que des détonations épouvantables se firent entendre dans la direction de Québec et que les Canadiens virent des colonnes de fumée blanchâtre s'élever lentement vers le ciel. Les échos des Laurentides répétèrent avec un orgueil sauvage ce bruit terrible qui remplissait l'atmosphère. On aurait dit que tous les génies canadiens, rangés en bataille derrière la vieille cité, contemplaient et encourageaient leurs protégés du haut des rochers de Montmorenci.

—A genoux! mes enfants, prononça le doyen des vieillards; on se bat à Québec. Prions pour nos fils qui meurent pour nous, prions pour le salut de la patrie!

En un clin-d'œil, tous les genoux fléchirent. Les têtes se découvrirent avec respect, et, pendant que la brise agitait leur chevelure blanche, ces vieux invalides qui avaient bravé la mort dans vingt combats prièrent Dieu dévotement pour les martyrs que le plomb ou la mitraille allaient broyer.

III.

Cependant, la voix du canon se faisait entendre de plus en plus terrible. Ce n'étaient plus ici les coups interrompus d'un bombardement, mais bien les explosions épouvantables de plusieurs bouches-à-feu vomissant la mort. Evidemment, les deux armées étaient aux prises. D'ailleurs, la fumée qui semblait s'élever des plaines d'Abraham, et non du port, ne pouvait laisser de doute aux canadiens sur ce sujet.

Un laps de temps assez long s'écoula ainsi dans l'anxiété la plus profonde. Enfin, les explosions devinrent moins fréquentes, et, bientôt, tous les bruits de la bataille s'éteignirent dans les vallées de Montmorenci!

Les destinées du Canada venaient d'être fixées! Le bonheur ou le malheur d'un peuple devait résulter du court combat dont les échos s'étaient croisés dans un rayon de plus de dix lieues!

Le farouche Indien les avait entendus, ces échos guerriers, et il avait frémis de plaisir; le Canadien, lui, aussi, avait senti chaque coup de canon rebondir sur son cœur..... mais il avait pleuré!

C'est qu'il n'est pas rare, dans ces grandes circonstances qui peuvent amener une catastrophe, de voir Dieu communiquer, en quelque sorte, une parcelle de sa science de l'avenir et la manifester, à ceux qui doivent être frappés, par un malaise indefinissable comme l'incertitude....

—C'est fini! mes amis; nous n'avons plus qu'à nous en rapporter à la providence, dit en se levant, celui qui paraissait avoir le plus d'autorité parmi les vieillards.

—Comment? c'est fini! riposta l'impétueux Gravelle; oui, c'est fini, mais pour les *Goddem*.... car, puisqu'il y a eu bataille entre Montcalm et Wolf, c'est tout dire que nous l'avons gagnée!

—J'ai de mauvais pressentiments, répondit le vétéran, et il est rare que mes pressentiments me trompent.

—Dans tous les cas, si le *Goddem* nous a battus, c'est qu'il devait être plus nombreux et mieux placé. Autrement, c'est impossible.... c'est impossible, répéta plusieurs fois Gravelle, en hochant la tête.

En ce moment, un petit garçon d'une huitaine d'années arriva tout essoufflé et dit à l'interlocuteur du jeune homme:

—Mon grand-père, venez vite: maman vient de tomber en syncope; elle a dit que *Ti-Charles* venait de lui apparaître tout couvert de sang et qu'il lui disait: "maman, prie pour moi, je viens de mourir!"

—Y a-t-il longtemps de cela, petit? demanda le vieillard, se disposant à partir,

—C'est un peu après que le *train a eu commencé*. Ah! mon Dieu, quand elle a revenue, elle disait toujours: "Pauvre Charles! pauvre Charles!".... C'est-il vrai, grand-père, qu'il est mort, *Ti-Charles*?

—Non, mon enfant, non, répondit le vieillard, en essuyant une grosse larme qui venait de se glisser dans les rides de sa joue. Puis, se tournant brusquement vers ses compagnons:

—Allons auprès des femmes, dit-il; elles doivent être inquiètes.

Tout le monde se mit en marche.

Gravelle seul ne bougea pas.

—Eh! bien, Gravelle, que fais-tu donc? ne viens-tu pas avec nous? lui demandèrent les habitants surpris.

—Non, répondit-il. Vous direz à ma mère que je suis allé faire une reconnaissance au village et que je serai de retour dans trois ou quatre heures.

—Mais tu n'y penses pas! lui cria-t-on de toutes parts: les Anglais vont tirer sur toi.

—Ils me manqueront, répondit froidement Gravelle; tandis que moi, j'ai un bon fusil et ne les manquerai pas.

—Puisque tu le veux absolument, vas.... mais tu n'iras pas seul! N'y a-t-il donc personne ici pour l'accompagner?

—Moi! cria, en s'avancant, un grand gai-lard d'une quarantaine d'années, dont la joue gauche était sillonnée par une longue cicatrice, qui lui avait valu le surnom de *Balafre*. Je ne vois pas beaucoup de l'œil gauche, mais le droit est bon, vive Dieu, et, d'ailleurs, avec un œil seulement, je vois encore mieux que tous les *Goddem* réunis.

—C'est bien; mais soyez prudents, mes enfants. Adieu! tâchez de nous revenir sains et saufs.

—Ouache! soyez sans crainte: nous avons vu pire que ça, répondirent les deux hommes, en s'éloignant le fusil sur l'épaule.

IV.

Autrefois, les vastes prairies qui sont au nord de l'église actuelle étaient toutes plantées d'arbres et formaient autour du temple de Dieu un croissant sauvage, mystérieux, que la pensée n'osait fouiller.

De nos jours, on voit encore au sud de l'église, tout à fait sur le bord du cap, quelques uns de ces vétérans échappés à la cognée du défricheur et au ravage des ans. Ce sont de vieux cèdres, fortement inclinés par le vent qui souffle toujours avec force sur ces hauteurs, et qui essaient encore de diriger vers le ciel leur cime dépouillée. Les bords de cet immense cap, qui se détériorent lentement sous l'action de la pluie et de la tourmente, refusent, quelque jour, de servir d'appui à ces vieux témoins de nos vertus d'autrefois; et, alors, ils subiront le sort de leurs prédecesseurs: on en fera du bois de chauffage!

(Aujourd'hui, tous les terrains circonvoisins de l'église sont défrichés. On ne voit plus, là où croissait une vigoureuse végétation, qu'une plaine immense, semée à quelques arpents au nord, de blé, d'orge, d'avoine, etc., et qui s'étend jusqu'à plus d'une lieue, sans interruption. Cette plaine, bosselée en plusieurs endroits de renflements semblables aux vagues de la mer, est percée, à de courts intervalles, vers le bord de la côte, d'une foule de *carrières* de pierre. Quelques-unes de ces carrières atteignent des proportions vraiment colossales. Ici, c'est la côte entière qui est percée à jour, laissant voir des murailles à pic de plus de cinquante pieds de hauteur; là, c'est un trou immense, où l'on ne peut descendre qu'au moyen d'échelles, avec un chemin de charrette à une de ses extrémités en déclivité. Partout le terrain est fouillé, miné, et partout il est inépuisable.

Cette exploitation donne lieu à un grand commerce entre le Château-Richer et Québec, et plus de trente familles vivent amplement de cette seule industrie.)

Je ferme ici la paranthèse, de peur d'ennuyer le lecteur et, surtout la lectrice; car il me semble déjà entendre quelque jolie bouche féminine murmurer avec une moue qui veut être maligne, mais qui n'est que charmante: "Eh! que m'importe, à moi, que l'on vive au Château de telle ou telle manière? Halte-là! monsieur l'industriel: à l'épisode!"

Les Gaulois, nos pères, ne craignaient qu'une chose, c'est que le ciel ne vint à leur tomber sur la tête; moi, outre cela, je crains les femmes! Aussi, abandonnant tout biais, je m'exécute.

V.

Nous sommes au treize de septembre 1759.

Le soleil dardé ses flèches d'or sur le clocher, recouvert de fer-blanc, qui surmonte le couvent du Château-Richer.

Il est midi.

Les grands cèdres qui couvrent le terrain environnant l'église, balancent mélancoliquement leurs cimes verdoyantes, doucement agitées par une brise molle et chaude.

A part ce bruit uniforme et triste du vent qui se joue dans le feuillage sonore ou qui siffle dans les branches dénudées, tout dort dans la nature.... oui, tout dort!

Hélas! pourquoi ce seul mot jette-t-il donc dans mon âme cette émotion indescriptible qui m'a fait, un instant, interrompre le cours de mes idées? pourquoi cette pensée du sommeil de la nature me pénètre-t-elle le cœur comme si un poignard s'y enfouait lentement?

—Ah! c'est qu'en ce jour du treize septembre,

à quelques cinq lieues plus loin, des centaines de braves dormaient, eux aussi, mais de l'éternel sommeil, sur l'herbe humide de sang des Plaines d'Abraham! c'est que des pères, des fils, des vieillards, des enfants étaient là pêle-mêle, raides et sanglants, sur cette couche funèbre où, l'année suivante, devait, à son tour, agoniser le vainqueur!

N'oublions pas ces faits, mes concitoyens! Donnons souvent une pensée à ces héroïques martyrs d'une cause noble et sainte; gravons dans nos coeurs l'image sévère de ces grandes figures de nos ancêtres, combattant sur le bord de leur tombe, avant de s'y coucher!.....

Tout dort donc dans la nature. Et, sur ce bois touffu qui couronne la haute falaise où est bâtie l'humble église de la paroisse, le silence plane lugubre et solennel.

Seul, de temps à autre, le rossignol y distribue ses *tremolos*; l'écureuil lui répond en égrainant avec insouciance ses plus beaux *staccatos*.

Mais, tout-à-coup, accords plus ou moins mélodieux, *tremolos* et *staccatos*, duos à voix disparates.... tout cesse comme par enchantement, et les musiciens prennent à la hâte la poudre d'escampette.

(A continuer.)

A. PILON & CIE.
ESTABLISSEMENT NOUVEAU,
381½—RUE STE. CATHERINE.—381½
A l'Enseigne de la Boule Verte.

MAGASIN de marchandises sèches, de mode et de fantaisie. Assortiment de premier choix. 3-24 m

\$50,000 VALANT
CONSISTANT EN

HARDES FAITES.
DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c.
Habilllements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude.

Une visite est sollicitée. R. DEZIEL,
3-22 zz 131, Rue St. Joseph.

USINES À METAUX DE LA PUISSANCE.
(Établies en 1828.)

CHARLES